

tats les plus probables de cette impolitique agitation. Car ce qui est déjà arrivé, on le dira avec raison, peut avoir lieu encore. Il y en a qui ont la bassesse de prétendre aujourd'hui que l'on ne voulait que faire de l'agitation constitutionnelle en l'an de grâce 1837 ; — on n'a pas songé le moins du monde à la violence, vous pouvez en être certains ! mais le triste tableau des événements qui ont résulté de cette agitation doit au moins nous apprendre le danger de pareilles tentatives. Il y a des hommes qui peuvent exciter les masses en s'adressant à leurs passions et non à la raison, — qui manquent à un point déplorable de jugement et de courage pour conduire à des fins utiles et honorables, la tourmente qu'ils ont suscitée et qui bien dirigée, nonobstant les malheurs qui l'ont accompagnée, aurait pu tourner à l'avantage de tous. Mais une fois la barque lancée parmi les écueils et les rochers, par leur incapacité dans l'action et dans la direction ils abandonnent le gouvernail qu'ils tenaient d'une main tremblante et se sauvent lâchement du vaisseau ainsi travaillé par la tempête et par l'orage, au gré d'une mer en fureur et terrible, à la merci de la colère et de la vengeance des éléments qu'ils ont provoqués ; délaissant un équipage dont le malheur est de témoigner de la confiance à des hommes capables uniquement de débiter des paroles à la journée et tout à fait dénués d'habileté pratique. Dans leur égoïsme ils n'ont pas même la générosité de crier "sauve qui peut," de crainte de diminuer leurs propres chances de salut. Ils abandonnent à la dérobée leurs dupes, pendant que celles-ci luttent contre l'orage et la foudre. Ces lâches déclamateurs, (et les déclamateurs ont été lâches dans tous les temps), vous diront avec une infernale malice que nos hommes d'état sont des "politiques profonds comme l'abyss, muets comme la tombe." Leur politique à eux est désolante et insaisissable comme l'abîme, turbulente et destructive comme l'ouragan. Ils trouvent de la profondeur dans les champs qu'a ravagés la tempête suscitée par eux, et du silence dans les tombes de ceux qui sont morts en combattant ou sont tombés sous la hache du siccaire, pour expier la lâcheté de leurs chefs !..... Si cette profondeur et ce silence me font peur, il me semble pourtant que j'ai passé avec vous par d'assez terribles épreuves pour oser affirmer que je ne suis point timide ; mais j'ai peur des horreurs de la solitude, produite par la dévastation, du silence des cadavres après la bataille, du cri lamentable de l'orphelin qui, au milieu des ruines, demande son père et du pain. Heureux si les sacrifices que nous avons faits dans les jours mauvais peuvent être acceptés comme compensa-

tion des maux qu'ils ont produits. Je m'épanche avec vous, car je sens le besoin de décharger dans vos cœurs des sentiments si brûlants encore ; ce que nous avons fait et souffert en commun sont des liens plus forts que ceux de l'existence, et la tombe ne saurait les briser !

Et c'est le chef qui fuit durant la mêlée, qui conséquemment a perdu son droit de commandement, c'est celui-là même qui veut arracher les rênes des affaires politiques à des mains sages et habiles, pour les saisir lui-même et les lâcher encore une fois, aussitôt qu'il verra le précipice où son étourderie aura conduit le char de l'état. Celui qui a été dans le naufrage, qui a pris part à la lutte, qui n'a pas trahi ses amis, mais a partagé leur sort, qui a devant ses yeux encore en ce moment des braves ravis à la vie, des femmes et des enfants sans époux et sans pères, n'ayant personne pour les protéger contre l'affreuse licence d'une soldatesque sans mœurs et sans frein, et pis encore à la merci de compatriotes apostats à leur pays et à tous les sentiments de la nature humaine ; qui voit les habitations jadis le sanctuaire de la vertu, et resplendissantes de bonheur et de prospérité en proie aux flammes et au pillage ; qui voit le froid et la faim décimer les infortunées victimes, qui voit sur l'échafaud les corps sanglants et mutilés de ses braves et malheureux compatriotes, celui-là dis-je, à la vue de ce tableau de deuil et d'affliction, tressaille d'horreur et pleure dans la tristesse. Il tremble pour les conséquences qui peuvent bien vraisemblablement surgir d'une nouvelle agitation, et il est profondément dégoûté de l'inimitié, du criminel orgueil et de la révoltante jalousie de celui qui veut des événements que lui, lui plus que tout autre devrait avoir en horreur. Ne peut-on pas s'écrier avec raison : O conscience ! ô souvenir ! ô humanité ! où vous êtes vous réfugiés ? Où avez-vous jamais séjourné dans le sein de celui qui insulte perpétuellement à vos belles et célestes attributions, qui ne trouve d'intelligent, d'intègre, de patriotique, de généreux et de désintéressé que lui-même, qui croit résumer en lui la patrie et qui se plaît à rapetisser nos hommes publics pour les vouer plus facilement au ridicule et à la défaveur.

S'il y a un homme en Canada assez malheureux que de vouloir provoquer la dissension et le trouble, qu'il soit donc montré un doigt, comme un être à éviter, comme on éviterait la peste et tous les fléaux qui peuvent torturer l'humanité. On aurait raison de penser que ce mauvais génie trouve convenable aux autres tout le mal qui peut émaner de ses procédés enragés et insensés, parce qu'il n'a pas, et dans sa

personne et dans sa famille, éprouvé les grandes souffrances, qu'il y a fait descendre si abondamment sur ceux qui avaient le suprême malheur de regarder ses démarches comme consistantes, sages, et vertueuses. — Je n'ai pas besoin de vous dire que ceux auxquels je viens de faire allusion ont perdu sans retour, ma confiance ; et j'espère, pour le bien et le bonheur de nous tous, que ce sentiment trouvera son écho partout dans le pays. Non plus ai-je besoin de vous assurer que le ministère actuel possède ma plus parfaite confiance ; le pays lui a témoigné une semblable confiance, mais nous le tiendrons solidaire de ses actes. Puisqu'il en est ainsi, est-ce juste, est-ce convenable, est-ce sage de vouloir l'entretenir par une hypocrite démarche ; et ceci immédiatement après avoir dit : "Je veux donner du tems aux ministres ; les aider même à faire du bien." Du premier moment qu'ils entrent au pouvoir, on les blâme de n'avoir pas laissé agir la chambre, pour les actes de laquelle on les rendait responsables ! Ne doit-on pas soupçonner les motifs de ceux qui agissent de la sorte ? Et pourtant ils ont la singulière hardiesse de prôner la pureté et la grandeur de leurs vues, et la liberté de leurs procédés ! Ils disent qu'ils reposent beaucoup de confiance dans les membres du cabinet ; et tout de suite ils font des suggestions qui ont pour but de les ruiner, chargés comme ils le sont du lourd fardeau de l'administration. Selon ces agitateurs le gouvernement d'un pays serait une tâche très-facile et sans importance ! Selon eux, mieux vaudrait s'occuper à faire des discours interminables et toujours sur le même ton. Il est dit avec vérité quelque part qu'un grand paroleux est un pauvre artisan ! Cette vérité est consignée sur les journaux parlementaires et dans la mémoire de ceux qui ont été les plus prolifiques en paroles, ont été les plus stériles en œuvres et les plus portés à accuser et à condamner les autres, ont été soit les plus lâches, les plus indolents ou les plus incapables de conduire les affaires.

Ne pouvant se faire des partisans parmi les hommes mûrs et sages, on s'adresse à la jeunesse. On profite de son ardeur, et de son manque d'expérience pour en faire des suppôts. On met à contribution le beau sentiment, l'amour de la patrie ; et par des paroles aussi pernicieuses qu'erronées on excite l'enthousiasme. On parle de nationalité, et pour soutenir un faux principe, on éveille les préjugés et les passions de cette jeunesse, sachant bien qu'il est souvent facile de la tromper et d'en faire des instruments. Quel spectacle déplorable que de voir un homme d'un âge avancé, un vieillard se faire des amis et partisans parmi certaine de nos jeunes